



*Domination*  
papier (110 x 75 cm)

# OÙ SONT LES BÊTES SAUVAGES ?

*James M. Bradburne*

## **Du rôle des jardins zoologiques**

Les années 90 ont déjà vu une vague croissante d'intérêt pour l'environnement, sans pareille dans l'histoire. Les raisons d'un tel intérêt ne sont pas difficiles à trouver. La planète est déjà polluée à un degré impensable, les forêts tropicales d'Amazonie risquent l'anéantissement, et, à cause d'une destruction rapide et acharnée des habitats naturels, les espèces disparaissent à la vitesse d'environ une toutes les quinze minutes.

Jadis symbole de prouesse nationale et de puissance économique, le jardin zoologique et son rôle dans la société sont en train de changer rapidement. De vitrine pour les étranges et merveilleuses bêtes récoltées aux quatre coins du monde, le jardin zoologique d'aujourd'hui va bientôt devenir le dernier repaire pour certaines espèces, le bastion de la sauvagerie, tandis que les régions sauvages et les forêts indomptées seront un vestige du passé, laminées et brûlées au nom d'un progrès myope et spécieux.

Quel est le rôle du jardin zoologique à la fin du vingtième siècle? Comment le jardin zoologique contemporain va-t-il relever le défi d'enseigner à une nouvelle génération les merveilles du monde naturel? Quelle est l'idée qu'il devrait donner à ses visiteurs, jeunes comme vieux, de la place des animaux, grands comme petits?

Les buts de cette recherche sont doubles. Primo, examiner l'évolution des notions de conservation et de préservation dans les parcs et jardins zoologiques qui essaient de répondre aux enjeux écologiques. Secundo, examiner les réponses actuelles, en particulier, étudier les relations qui se créent entre les jeunes

visiteurs des jardins zoologiques et les animaux, en se demandant si les idées de conservation et d'intendance seraient plus efficaces selon qu'on adopte une attitude de sympathie anthropomorphique ou bien celle d'un émerveillement plus lointain et respectueux.

Depuis l'arche de Noé et ses contingents limités par mandat divin, les ménageries privées ont fait partie de notre patrimoine. Et depuis l'Antiquité, les jardins zoologiques privés et les ménageries existent dans toutes les grandes civilisations, vaisseaux amiraux de la puissance impériale, évidence concrète des armées balayant de vastes territoires. Ces jardins et ménageries étaient également des témoins de la fascination qu'exerçaient la sauvagerie, l'exotique et l'insolite sur les esprits antiques. Le jardin d'Ammon à Thèbes, le parc d'Intelligence de l'empereur Wang à Pékin et le jardin zoologique de Ptolémée II à Alexandrie étaient chacun réputés pour la variété et l'ampleur de leurs collections. Comme les œuvres des anciens géographes, ces premières collections d'animaux sauvages étaient composées d'un alliage d'intérêts géographiques, politiques et taxonomiques. Répandues dans l'Antiquité, ces collections impériales ont disparu à la chute de l'Empire romain en 476, et sont restées oubliées pendant les dix siècles suivants.

## Zoos et muséums

Pour mieux suivre les traces des idées de conservation et de préservation des espèces dans l'histoire du jardin zoologique contemporain, nous pouvons également regarder l'histoire de son jumeau, le muséum d'histoire naturelle, et le traiter comme contrepoint, exhaustif mais passif, du jardin zoologique.

L'histoire moderne des jardins zoologiques et des muséums commence vers le début du xvi<sup>e</sup> siècle. A cette époque, les dilettanti, les virtuosi et les «grands touristes» anglais ont accumulé, souvent pour des sommes imposantes, des collections d'objets insolites, des «curiosités» naturelles et artificielles: coquillages, poissons grotesques, têtes réduites, statuaires antique et répliques souvent d'une provenance plus récente, tout cela gardé et exposé dans des cabinets ornements, dits cabinets de curiosités. A la fin du même siècle, Rodolphe II de Habsbourg a rassemblé à Prague une vaste bibliothèque pourvue d'une énorme «Kunstammer» où il étudie les secrets mathématiques, astronomiques et alchimiques de l'univers néo-platonicien. Pourtant, cette collection n'était guère typique, car organisée selon un système rigoureux, et de ce fait supposée préfigurer le musée moderne; elle était vouée à l'élucidation des principes scientifiques de néo-platonisme et d'hermétisme.

Beaucoup des plus belles collections, quadrillées et étiquetées selon les notions idiosyncratiques de leurs collectionneurs, ont été fondées vers la fin du

siècle dernier, et coïncident avec la restauration de la monarchie anglaise et l'établissement de la Société royale. Ces collections ont continué de s'accroître pendant les premières décennies de ce siècle. Cependant, ces collections «ne firent plus que refléter l'idée commune du xvii<sup>e</sup> ème siècle que tout soit intéressant et utile en principe». En outre, le fait de fonder ces collections de «variétés et curiosités» était au cœur de la poursuite du savoir, dans la même mesure que le dictionnaire du Dr. Johnson ou l'Encyclopédie de Diderot.

En dépit de leur caractère privé, plusieurs de ces premières collections, comme la fameuse «arche de Tradescant» à Oxford, étaient ouvertes au public, et pouvaient être visitées contre une somme modique. Néanmoins, à partir du moment où cette collection a été léguée à Elias Ashmole, l'un des fondateurs de la Société royale, elle a été organisée selon un système rigoureux de classification. En fait, le mot «muséum» doit sa première apparition dans la langue moderne à la description de cette collection d'Ashmole (le futur Ashmolean Museum) comme un «Museum», dans les Transactions de la Société royale en 1683.

Les collections d'animaux sauvages sont restées en grande mesure entre des mains privées jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> ème siècle. Henri III d'Angleterre avait une petite ménagerie royale, noyau de sa collection à la Tour de Londres, grandement augmentée par les dons de Frédéric II, empereur du Saint Empire romain. Dès le moment où George Ier d'Angleterre ouvrit cette collection royale au grand public, à la fin du xviii<sup>e</sup> ème siècle, elle a dégénéré au point que les visiteurs pouvaient amener, pour éviter les frais d'entrée, un chat ou un chien, destinés à nourrir les lions affamés.

L'histoire du jardin zoologique en tant qu'institution publique, dirigée par l'Etat, commence à proprement parler au début du xix<sup>e</sup> ème siècle. Le Jardin des Plantes à Paris, composé de plusieurs collections royales, dont celles des spécimens botaniques, des pierres précieuses, des minéraux et des curiosités naturelles rassemblées depuis 1625, a été érigé après la Révolution, par la Convention, en 1793, comme le Muséum d'Histoire naturelle, et sa ménagerie ouvrit l'année suivante. Lorsqu'en 1827, il accepta la fameuse et célèbre girafe de Geoffroy Saint Hilaire, sa collection comptait plus de 400 animaux. Les grands jardins zoologiques sont devenus rapidement populaires. Londres ouvrit son «Zoo» en 1828, Berlin, le «Tiergarten» en 1844, et un grand nombre de capitales européennes ont pris la suite pendant les décennies suivantes. En 1867, le mot «zoo» lui-même entra dans le langage populaire avec une chanson très répandue dans les guinguettes anglaises, «Walking in the Zoo is the O.K. Thing To Do».

Ce n'est pas une coïncidence si cette époque était celle d'une expansion

croissante de plusieurs pays, une époque d'exploration, d'exploitation et de découverte : la source du Nil atteinte, les pôles traversés, l'Amazonie explorée jusqu'à ses sources dans les pentes des Andes. Le XIX<sup>ème</sup> siècle est l'époque où nous commençons à perdre les derniers vestiges de l'inconnu. Les jardins zoologiques publics sont nés juste au moment où nous pouvons voir disparaître les animaux de la vie quotidienne. Selon le sociologue anglais John Berger, «les jardins zoologiques modernes sont une épitaphe à une relation aussi vieille que l'humanité».

Comme toutes les grandes institutions publiques du XIX<sup>ème</sup> siècle, le jardin zoologique a prétendu avoir un but indépendant et civique. D'abord, les jardins zoologiques étaient considérés comme une autre forme du musée d'art, où se trouvaient les animaux exposés d'après un ordre taxonomique, comme les tableaux, selon le système proposé par le botaniste suédois Linné en 1735, leurs cages ornées devenues les cadres filigranés autour de chefs-d'œuvre naturels. Les principes étaient ceux d'un collectionneur de la même époque : un exemplaire du plus grand nombre d'espèces différentes, et voilà, deux par deux, les animaux défilaient autour de l'arche des beaux-arts.

A la fin du siècle, les caractéristiques principales des jardins zoologiques et des muséums étaient bien établies et acceptées. Primo, ils devaient contribuer à l'avancement du savoir ; secundo, ils devaient être organisés selon un système de classification ; tertio, ils ne devaient pas être dirigés par un seul individu, et enfin, ils devaient être accessibles au public, éventuellement contre le paiement d'une somme modique.

Education et recherche étaient toujours considérées comme buts principaux du jardin zoologique. La charte originale de la Société zoologique de Londres a clairement établi sa responsabilité dans «l'avancement de la zoologie et de la physiologie naturelle, et l'introduction de nouveaux et curieux sujets du royaume animal», tandis que celle d'une société identique à Bristol instituait nettement en 1836 que son but principal était «de promouvoir la recherche en zoologie, horticulture et arboriculture».

### **De la conservation à l'intendance**

De même, la conservation et la préservation ont toujours été fondamentales pour les jardins zoologiques et leurs institutions sœurs, les muséums d'histoire naturelle, comme pour les musées d'art eux-mêmes. Ces institutions fonctionnaient toutes comme des bibliothèques fécondes et immenses: des spécimens vivants ou morts, des dioramas, des objets ethnographiques, anthropologiques, paléographiques et culturels. Les grands jardins zoologiques impériaux du



*Dessin de Chaval*

XIX<sup>ème</sup> siècle étaient considérés, par ceux qui avaient l'occasion ou le privilège d'y avoir accès, comme une large gamme d'outils pour la recherche, comme des ressources éducatives sans pareille. Il n'y manquait rien sauf les indigènes des pays lointains, lacune réparée par les grandes expositions universelles. A l'exposition universelle de Saint-Louis en 1904, l'architecte allemand pionnier des jardins zoologiques, Carl Hagenbeck, mit en place une exposition qui contenait un morse, un ours blanc, et un Esquimau.

Cependant, cette idée de conservation était principalement celle de sauvegarder des collections d'animaux, de minéraux, ou de végétaux, étroitement définies par leur classe et leur comportement. Dans ces collections, les spécimens étaient rassemblés, gardés, catalogués, classifiés et examinés. Graduellement, des disciplines scientifiques distinctes sortaient de l'ombre de la philosophie naturelle: la physique, l'anatomie comparative, la minéralogie, la botanique, l'entomologie. Les jardins zoologiques et les muséums ont reflété ces changements dans la disposition de leurs collections. En outre, ils ont été soumis à des réorganisations perpétuelles tandis que les théories nouvelles luttaient l'une contre l'autre suivant la mode scientifique et les nouvelles découvertes. Vers la fin du siècle, la théorie de Darwin a fourni une nouvelle structure taxonomique, parfois sujette à controverses, mais qui a remplacé le système de Linné qui régentait la plupart des jardins zoologiques du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Néanmoins, leur désir de préservation était fondé sur l'idée que ces spécimens ne devaient jamais être perdus pour les générations suivantes d'étudiants, d'universitaires et de chercheurs, ni maintenant, ni à l'avenir. Les quatre coins du monde étaient pillés pour fournir les matériaux de ces immenses bibliothèques impériales, ces vastes laboratoires, ces coffres-forts contre les ravages du temps, de l'exploration, et de l'activité de collectionner elle-même.

Le grand public ressentait les jardins comme lieux de loisir, mais parfumés avec la sainteté laïque de l'éducation et de l'exotisme, et il se divisait, jadis comme aujourd'hui, entre ceux qui éprouvaient un intérêt sérieux pour le monde naturel, et les autres, qui tenaient les jardins pour un divertissement parmi d'autres. Ainsi, à une époque aussi récente que les dernières décennies du XIX<sup>ème</sup> siècle, le Jardin d'Acclimatation à Paris avait ses collections bien organisées, mais en même temps élevait et vendait des chiens, gavait des poulets, et gardait ses ours dans une fosse d'où ils pouvaient grimper sur un grand mât et attraper le pain tendu par des visiteurs amusés.

Quand le jardin zoologique passa-t-il du rôle de conservateur à celui d'intendant de régions sauvages? Quand l'idée de conservation s'orientait-elle des besoins des chercheurs aux besoins des animaux eux-mêmes?

Certes, l'extinction des espèces animales a été encouragée, reconnue et même parfois depuis plusieurs siècles, pas toujours par les responsables des jardins zoologiques. Le dodo a été chassé jusqu'à son extinction en 1680, le grand pingouin a disparu en 1844, et le dernier pigeon passager mourut dans un jardin zoologique aux Etats-Unis pendant les années 20. A la même époque, le bison américain a été chassé impitoyablement, et la culture riche et féconde des Amérindiens des grandes prairies a été presque effacée. Ces destructions des populations animales ne passaient pas entièrement inaperçues de la communauté scientifique, mais l'idéologie d'expansion et de conquête ne se souciait guère de toutes ces créatures, grandes et petites. Même pendant la dernière guerre mondiale, les grandes baleines ont été la cible des aviateurs anti-sous-marins qui se trompaient ou qui avaient besoin d'entraînement.

Sous leurs noms actuels, la conservation et la préservation des régions et espèces sauvages parurent officiellement pour la première fois dans la charte de la Société zoologique de New York qui établit les buts principaux, comprenant «l'instruction du public... la protection des animaux sauvages... et la recherche et la publication zoologique». L'application actuelle de ces prescriptions n'est toujours pas claire.

Hormis cette charte et quelques autres protections isolées, peu de gens s'intéressaient aux enjeux généraux de la conservation et de la préservation, et appréciaient pleinement l'équilibre délicat des espèces sur la planète. Une telle vision devait attendre après la guerre pour entrer en scène.

Le concept d'écologie apparut dans la littérature scientifique avec les écrits de Geoffroy Saint-Hilaire en 1854, qui l'appela «éthologie». Deux années plus tard, le biologiste allemand Ernst Haeckel inventa le mot «écologie». Néanmoins, le terme n'a acquis son sens moderne qu'à partir des années 20, et la première œuvre définitive sur le sujet tel qu'on le connaît aujourd'hui a été écrite par Lindemann en 1942, et s'intitulait *Les aspects trophiques et dynamiques de l'écologie*. Ce concept d'écologie prend ses racines dans la communauté zoologique au début des années 50, avec la publication du livre *L'homme et la biosphère*. Le Muséum d'Histoire naturelle de Paris établit une chaire d'Ecologie et de Protection de la Nature en 1955 et un service pour la Conservation de la Nature en 1960. En 1967, la marée noire du «Torrey Canyon» informa dramatiquement le grand public des dangers que le commerce pétrolier faisait courir à l'environnement, tandis que le rapport du Club de Rome *Les Limites à la Croissance* l'avertissait des dangers également graves d'une population mondiale croissante. Le *World Wildlife Fund* était créé pour porter l'oriflamme des causes «vertes» tandis que les activistes de la croisade écologique, *Greenpeace*, s'organisaient en 1970, à Vancouver, Canada, pour continuer la lutte contre les essais nucléaires, la chasse aux phoques et la chasse aux grandes baleines.



## Les enjeux d'aujourd'hui

Aujourd'hui, les enjeux nous apparaissent plus clairs, et peu contestent le besoin d'une gestion soigneuse des ressources de la planète, en particulier la protection du nombre croissant des espèces menacées d'extinction : victimes de la pollution, de la destruction des habitats et du braconnage. Les jardins zoologiques sont restés pendant les dernières décennies au premier rang de ces enjeux. Dirigés pour la plupart par des biologistes, des écologistes et des bénévoles, ils considèrent que leur rôle est de plus en plus celui de la préservation des espèces, celui d'intendance dans le sens le plus large du mot. Le mot «arche», utilisé jadis pour dénigrer la collection de curiosités de Tradescant, reprend son sens original, tandis que l'écosystème planétaire affronte une mer houleuse à la fin du xxème siècle.

A l'heure actuelle, les deux buts principaux des jardins zoologiques sont définis comme la biologie de conservation et l'éducation du public. Pour atteindre le premier, ils sont devenus des centres d'élevage des espèces en danger d'extinction, et de recherche. Pour atteindre le deuxième, ils sont devenus des institutions militantes, encourageant un nombre croissant de visiteurs annuels (115 millions par an aux Etats Unis) à boycotter les produits fabriqués à partir des espèces menacées et à promouvoir la sauvegarde de l'environnement dans leurs propres communautés.

Le développement de cette mission inclut plusieurs programmes, allant de la recherche de base à l'élevage des espèces menacées pour les relâcher plus tard et étoffer des populations affaiblies, et la gestion des derniers exemplaires de certaines espèces. Le cerf du Père David, par exemple, n'existe que dans les jardins zoologiques. Et pour le cheval de Przewalski, et le bison européen, le jardin zoologique est le dernier refuge. A l'heure actuelle, il y a plus de 800 tigres sibériens en captivité dans les jardins zoologiques autour du monde ; il en reste peut-être la moitié en liberté.

Ces buts sont profondément liés à l'un des plus anciens objectifs des jardins zoologiques : celui de l'éducation du public, fondé sur la croyance qu'un public sensible et conscient de la merveille du monde naturel, peut mieux le protéger. Malgré leurs soins, un sondage réalisé en 1979 a montré que les visiteurs des jardins zoologiques sont globalement moins sensibles aux principes écologiques que les ornithologues amateurs, les randonneurs et les membres d'organisations pour la protection de la nature. Mais pour attirer le plus grand public, rien n'est comparable aux jardins zoologiques. Contrairement aux muséums, ou bibliothèques, le jardin zoologique ne porte aucune tache d'élitisme ou de snobisme. Parmi les grandes institutions, le jardin zoologique a toujours été le choix du peuple.

Dès le début, les jardins zoologiques ont été extrêmement populaires, et cette popularité a duré. En France, plus de 22 millions de personnes visitent des jardins zoologiques chaque année. Au Canada, en 1989, les jardins zoologiques étaient les lieux de loisir les plus populaires pour les familles, deux fois plus populaires que les musées d'art, et presque trois fois plus visités que les bibliothèques. Au Texas, le jardin zoologique de Fort Worth est l'attraction la plus importante, même dans un Etat où se trouvent des musées d'art de premier ordre. Et aujourd'hui, comme jadis, une bonne partie des visiteurs est composée d'enfants.

### **Les images animales de l'enfance**

Pourtant, les enfants forment leurs premières impressions sur les animaux bien avant leur première visite au jardin zoologique. Les enfants du monde industrialisé sont entourés dès leur naissance d'images d'animaux: il est peu probable qu'une autre source d'information puisse prendre la place des poupées, bouquins, livres illustrés, jeux et jouets qui représentent les animaux d'une façon ou d'une autre. Néanmoins, loin d'avoir été une constante de la vie enfantine en Occident, les représentations réalistes des animaux ont commencé à dominer la vie imaginative des enfants environ à la même époque que les premiers jardins zoologiques, c'est-à-dire au début du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Pendant ce temps, la littérature enfantine, riche en personnages animaliers depuis Esopé et La Fontaine, s'est tournée spectaculairement vers le réalisme dans les deux volumes du *Livre de la Jungle* et *Kim* de Kipling. Que le pouvoir des images anthropomorphiques puisse alimenter l'imagination et susciter une idéologie est bien démontré par la popularité des boys scouts de Baden-Powell, qui a tiré du *Livre de la Jungle* toute son inspiration pour ses rites d'initiation

Le XX<sup>ème</sup> siècle a témoigné d'une domination totale de l'enfance par l'imagerie animale, alimentée par des entreprises gigantesques comme celles de Walt Disney et L. de Brunhoff, qui ont infiltré chaque petit coin de la vie enfantine. Les enfants qui n'ont jamais vu un piver sont néanmoins familiarisés avec son insolite «bip bip». Les peluches de toutes sortes, réminiscence pour les parents de leurs antiques ours, et chevaux à bascule, dominent la vie imaginative des enfants.

La visite familiale au jardin zoologique le dimanche après-midi fait partie de ce tissu d'images animales de l'enfance. Mais il y a quelque chose qui ne va pas du tout. Pourquoi les animaux sont-ils si ennuyeux ? Pourquoi ne bougent-ils pas ? Pourquoi sont-ils si loin ? Les parents de doivent d'expliquer pourquoi les animaux ne répondent guère aux attentes des enfants.

John Berger pose la question : «Pourquoi ces animaux sont-ils moins que ce que j'avais cru?» et continue d'un ton pessimiste : «Le jardin zoologique ne peut que décevoir. Le but public des jardins zoologiques est de fournir aux visiteurs l'occasion de regarder les animaux. Pourtant, nulle part dans le jardin, un visiteur ne peut rencontrer le regard d'un animal. Dans le meilleur des cas, le regard d'une bête vacille et passe. Elles regardent à côté, elles regardent aveuglément au-delà parce que rien ne peut capter leur regard.»

### Animalité et marginalité

Pour Berger, les animaux sont devenus marginaux, comme les prisonniers, comme les forçats, comme les internés, comme les pauvres, et il tient cette condition pour une partie intégrante du capitalisme du xx<sup>ème</sup> siècle. Cette analyse n'est pas sans raison, de même que ses comparaisons avec les institutions psychiatriques ne sont pas faites au hasard. Le premier hôpital psychiatrique en Angleterre, le *Royal Bethlehem* (son nom déformé plus tard est devenu *bedlam*, synonyme pour chahut ou désordre, comme le nom de l'hôpital psychiatrique voisin *Magdelene* est devenu *maudlin*, c'est-à-dire larmoyant) était financé par le prix d'entrée exigé des curieux, qui payaient une somme dérisoire pour observer le comportement bizarre des internés. Plus tard, en France, après la Révolution, la Société d'Histoire naturelle de Paris a demandé à Pinel, pionnier des réformes majeures à l'hôpital Bicêtre, d'étudier les possibilités nouvelles pour un jardin zoologique. De ces études est né le Jardin des Plantes, institution destinée à l'éducation du public, qui a établi les normes pour le reste de l'Europe.

Malgré ce qu'en dit John Berger, la vraie raison pour laquelle le jardin zoologique est si souvent décevant est à la fois plus compliquée et plus intéressante que celle d'une marginalisation des animaux dans les sociétés modernes. Le problème n'est pas que les animaux soient marginalisés, mais qu'ils ne sont pas assez marginaux. A l'heure actuelle, nous risquons non seulement de perdre les régions sauvages, mais la sauvagerie elle-même.

Que voulons-nous que les visiteurs des jardins zoologiques ressentent? Quelles impressions du monde naturel voulons-nous qu'ils emportent? Si nous entendons que les visiteurs partent avec une plus grande conscience et une sensibilité accrue de la nécessité de protéger les régions sauvages, il nous faut d'abord nous demander quelles idées ils portent en eux lorsqu'ils arrivent.

Nous ne pouvons pas croire que les gens naissent avec un respect inné du monde naturel et de sa beauté. Nous pouvons, en regardant l'Histoire, plaider exactement le contraire, car l'humanité paraît avoir une certaine antipathie pour

les régions sauvages et semble en train de mener une campagne sans précédent de défoliation, de décimation des espèces et de destruction des derniers lieux sauvages mondiaux.

Nous pourrions dire, donc, que les visiteurs arrivent au jardin zoologique avec des parti-pris contradictoires à l'égard de ceux qu'ils vont y rencontrer. D'un côté, la visite au jardin zoologique traditionnel a toujours comporté des éléments de danger supprimés mais encore latents, qu'il s'agisse des tigres qui font les cent pas derrière les barreaux ou des rhinocéros qui ruminent avec acharnement leur gazon sec : des animaux que nous ne pouvons que prudemment alimenter, observer et commenter. De l'autre côté, nous voulons que les animaux puissent être nos amis, qu'ils aient des traits charmants et humains, des noms drôles et touchants: Jojo la girafe, Nimba l'éléphant et Sacha le singe.

### **Le danger de l'anthropomorphisme**

Beaucoup de recherches ont été effectuées des deux côtés de l'Atlantique, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, concernant l'attitude des enfants à l'égard des animaux, attitudes qui sont évidemment liées à l'information fournie par la télévision, la radio, la littérature enfantine et parfois l'expérience des animaux familiers. Les résultats de cette recherche ne sont pas toujours clairs, et ne sont pas identiques dans les deux pays. Néanmoins, tous les chercheurs sont d'accord sur le fait que les enfants les plus jeunes préfèrent globalement les animaux qui ressemblent à leurs peluches, et en particulier aux animaux familiers. Toutefois, dans leur ensemble, les enfants anglais portent aux animaux une affection plus constante que leurs camarades américains du même âge.

Une chose très surprenante est la manière dont ces comportements varient selon l'âge des enfants. Les plus jeunes ont souvent une forte sympathie pour les animaux, en particulier ceux qui ont des traits familiers ou anthropomorphiques, et ces enfants sont moins préparés à accepter affectivement un comportement violent ou agressif de la part des animaux, ou l'agression envers les animaux. Même le rat, un des animaux les moins aimés des enfants, provoque une forte compassion parmi les plus jeunes quand il est candidat à la dissection.

Pourtant, la compassion anthropomorphique envers les animaux, considérés comme des amis apprivoisés, doux et bavards, ne semble point une base solide sur laquelle ériger une attitude de respect et de considération envers le monde naturel. Ces attitudes anthropomorphiques paraissent diminuer chez les enfants vers l'âge de neuf ans, et continuent de s'atténuer jusqu'à l'adolescence, quand ils deviennent moins «sentimentaux» dans leurs approches.

Ironiquement, les attitudes des Victoriens à l'égard de la sauvagerie, telles qu'on les retrouve dans les pages de leurs livres d'enfants, leurs tableaux et leurs expositions d'histoire naturelle, ont retenu et reconnu le caractère profondément «autre» des choses sauvages, y compris la violence et la cruauté de la vie animale, davantage pour des raisons étroitement liées aux mythes de l'exploration, de la conquête impériale et de la théorie darwinienne de la «persistance des plus aptes» que par souci de l'environnement : les toiles victoriennes montrent carrément des lions en train de dévorer gaiement des malheureuses gazelles prises au dépourvu, leurs livres d'enfants racontent rondement des histoires de beaux-parents méchants avalés d'une seule bouchée d'appétit animal, et dans une exposition découverte récemment au Muséum d'Histoire naturelle au Jardin des Plantes à Paris, des tigres empaillés déchiquetaient des éléphants léthargiques avant de se régaler avec leurs cornacs. Nous pouvons donc constater qu'il n'y avait aucune faiblesse dans la reconnaissance de la différence fondamentale entre les bêtes sauvages et la société civilisée à la fin du siècle dernier.

Pourtant, depuis la seconde guerre mondiale, il y a eu un effort important pour domestiquer la chambre d'enfants, en éliminer la moindre trace d'un comportement «mauvais» ou «méchant», qu'il soit raciste, sexiste, violent ou seulement différent. La conséquence involontaire de cette censure bien intentionnée a été l'affadissement de l'imagerie animale, et l'entretien d'une vision anthropomorphique, fausse et écœurante de la vie des animaux en liberté.

Malgré les meilleures intentions, les jardins zoologiques traditionnels, ceux qui préfèrent les cages et le béton, ou ceux qui choisissent les mottes et les gazons, contribuent également aux stéréotypes des animaux, qui ont actuellement pour effet d'empêcher les visiteurs de comprendre les raisons de la nécessité de préserver et de conserver des espèces et des régions sauvages.

Aux Etats-Unis, pendant ces dernières années, des architectes et biologistes, travaillant ensemble, ont entrepris une démarche radicale quant à la conception des jardins zoologiques. Ils étudient des habitats où l'on ne peut plus trouver la moindre trace de captivité, où tous les signes de restriction de liberté des animaux : barreaux, grilles, toutes sortes de cloisons, sont soigneusement cachés, donnant une forte impression d'animaux libres, capables de menacer des visiteurs inconscients. Dans ces habitats, ce sont les animaux qui se baladent en pleine liberté, et les visiteurs qui sont emprisonnés.

Le pionnier John Coe, architecte et paysagiste, demande avec emphase : «comment pouvons-nous améliorer nos moyens d'attirer et de retenir l'attention du visiteur?... nous devons créer une situation qui transcende leur gamme de stimulations habituelles et aiguïser la perception qu'a le visiteur de l'animal.

Un animal qui semble libre et dangereux mérite notre pleine attention... jusqu'au moment où nous pouvons évaluer sa menace réelle.» John Coe est également connu pour sa prise de position passionnée contre l'anthropomorphisme. Il déteste les spectacles banals comme l'anniversaire de l'éléphant et des autres animaux, leurs repas publics, et leurs petits noms drôles et condescendants affichés sur les barreaux de leurs cages. Il veut faire tressaillir les visiteurs avec la rencontre d'animaux *sauvages*. «Je juge du succès d'une exposition par l'accélération du pouls du visiteur», dit-il avec franchise.

Cette approche nouvelle est au cœur du projet d'inculquer des comportements d'écologie, de soin et de respect pour les animaux sauvages. Le jardin zoologique doit devenir un lieu où nous pouvons découvrir le sauvage, le dangereux, l'indiscipliné et l'inapprivoisé. Le jardin zoologique est un lieu pour le pas-comme-nous.

Enfin que manque-t-il ? Il manque la sauvagerie elle-même : la reconnaissance que les animaux ne sont *pas* comme nous, qu'ils représentent quelque chose de lointain, d'étrange et de proprement magnifique. Nous avons besoin de nous rendre compte que le royaume animal n'est pas gouverné par un roi des forêts, ni par un pingouin empereur. Il est profondément autre, précieux, étrange, et mérite d'être préservé.

1. David Hancocks, *Animals and Architecture*, Hugh Evelyn, London 1971
2. Peter Vergo, *The New Museology*, Reaktion, London 1990
3. Giradet/Rosado, *Attention, ils vont disparaître*, Bayard, Paris 1989
4. Melissa Greene, No Rms, Jungle Vu, *Atlantic Monthly*, December 1987
5. David Paterson, Images of Childhood, *New Scientist* 24 March 1990
6. Robert Sommer, *What Do We Learn at the Zoo?* The Naturalist 1972
7. John Berger, *Why Look at Animals ?*, New Society 1981
8. Jonathan Bardzo, *The Trouble With Zoos*, ICA Catalogue 1982
9. R.E. Everly, *Fun, Fantasy and Function in Children's Zoos*, Zoos For Children Conference proceedings 1975
10. Jan Hatley, *Animals versus Children*, Zoos For Children, Conference proceedings 1975
11. Michel Van Praet, *Contradictions des musées d'histoire et évolution de leurs exposition*, Faire voir/Faire Savoir, Musée de la civilisation 1989.



*Stockage*  
papier (110 x 75 cm)